

La liberté d'expression

L'homme prend les mains de la femme mais il est désormais trop tard, car les paroles se sont envolées, car les gestes sont devenus des coups de couteaux, car il n'est pas encore temps, malgré tout, de s'inquiéter.

Et puis, finalement, après d'âpres négociations, l'oubli tout de même.

Car au commencement étaient les caresses.

Je suis dans une pièce. Et je vois l'homme et la femme. La femme pleure en lisant. Ses larmes tracent des sillons brillants sur ses joues, ses épaules tremblent, mais son regard reste fixé sur les pages qu'elle serre entre ses doigts. L'homme, lui, regarde une immense bibliothèque. Son index frôle les tranches des livres comme s'il voulait retrouver une mémoire enfouie dans la poussière. Il a le dos courbé, une raideur dans la nuque, les tempes grises. On dirait qu'il attend. Ou qu'il redoute.

Je parle, on me regarde mais c'est comme si on ne voulait pas me parler. Je hurle, mais c'est comme si je murmuraiais.

Alors je me dirige vers une porte, à côté de l'immense bibliothèque et je découvre une nouvelle pièce où se trouvent de nouveau la femme et l'homme.

Cette fois, ils sont jeunes. Très jeunes. Ils ne me voient pas. Ils sont nus, étendus sur un tapis beige usé, leurs corps enchevêtrés, souples et tremblants. L'odeur est celle du lin, du bois ciré et d'un parfum d'amande. La lumière, diffuse, vient d'une fenêtre sans rideaux. Le silence est vibrant, seulement troublé par le craquement lointain d'un parquet, ou par le soupir d'une peau qui s'échauffe.

Je m'avance. Un souffle d'air tiède me frôle les bras. L'homme rit. Il est tout en angles et en jeunesse, et il embrasse la clavicule de la femme comme on effleure un secret. Elle ferme les yeux. Ils ne parlent pas, mais leurs gestes disent tout. Je sens l'intimité. La promesse.

Je cligne des yeux et la lumière change.

Je suis dans une pièce plus petite, encombrée. Des jouets en plastique traînent au sol, certains ont perdu des roues, d'autres sont renversés sur le flanc. Une musique grésille dans un poste radio. L'homme et la femme sont là encore. Mais ils ne se touchent plus. Elle donne le bain à un bébé, elle rit à demi, mais ses cernes sont marquées, ses gestes précis et mécaniques. Lui, dans un coin,

fume en cachette, la fenêtre entrouverte. Il regarde ailleurs, lointain, comme si les murs de cette pièce le réduisaient à néant.

Je sens la buée sur les vitres, le lait tiède dans un biberon oublié, la fatigue sucrée d'un matin trop long. Les pleurs du bébé ressemblent à des appels que personne n'entend vraiment. La femme les entend sans les écouter. L'homme les ignore, ou les fuit.

Une autre porte. Un battement de paupières.

Je suis dans une rue. C'est l'hiver. Les arbres sont noirs et secs. La femme marche seule, une poussette devant elle. Elle avance vite. Les gens autour sont flous, gris. Je ressens leur urgence, leur indifférence. Une odeur de fumée et de gaz brûlés. Au loin, un feu clignote. Des papiers volent au vent. Un tag sur un mur :

« NI DIEU NI MAÎTRE NI ÉTAT NI CLIMAT »

Le visage de la femme est dur, fermé. Elle évite les regards. L'enfant dans la poussette dort ou prétend dormir. Des militaires patrouillent, en uniforme sombre. Une vieille mendie à l'entrée du métro. Ses mains sont noueuses, un œil fermé à jamais. Personne ne la regarde.

Le bruit est constant, écrasant. Sirènes. Cris. Moteurs. Et puis le silence à l'intérieur de la femme. Un vide obstiné.

Je suis attiré plus loin, malgré moi. Une nouvelle pièce. Une nouvelle époque.

Une salle de classe. Poussiéreuse. Des enfants récitent en chœur, mais leur voix est terne. L'homme, plus âgé, enseigne. Il écrit à la craie, lentement, comme si chaque mot risquait de l'engloutir. Derrière lui, un écran affiche des mots imposés par le gouvernement. Des mots choisis. Des mots nettoyés.

Liberté

Ordre

Harmonie sociale

Mais l'air sent la peur. Une peur douce, rampante. Une peur administrative.

Je sens que je dois continuer.

Que chaque pièce est un passage.

Que chaque passage est un souvenir.

Ou une vie.

Je suis dans un atelier.

La lumière est grise, sans source. L'air est sec, presque métallique. Des machines encombrent l'espace. L'homme est là, courbé sur une planche de bois. Il ponce, mesure, trace. Ses mains sont solides, gercées. Il travaille lentement. Chaque geste est une prière muette, répétée des milliers de fois.

Dans un coin, un poste de radio diffuse une voix monotone : « ...les stocks de nourriture seront désormais rationnés... le ministère du redressement civique appelle à la vigilance contre les parasites sociaux... ».

Personne ne semble écouter, mais les mots s'infiltrerent. Ils imprègnent les murs, la peau, le silence. La pièce est remplie d'objets inachevés. Tout semble commencer et ne jamais se terminer.

Dans un recoin, une grande affiche se détache :

« Protégez la Nation. Restez éveillés. »

Un aigle stylisé y survole des silhouettes humaines parfaitement alignées.

Je passe.

Un hôpital.

Froid. Blanc. Glacial.

La femme est allongée sur un lit. Ses yeux sont ouverts, mais elle ne regarde rien. Sa peau est translucide, veinée de bleu. Des moniteurs clignotent, rythmiques, indifférents. L'homme est assis à côté, les mains jointes. Pas de prière, pas de révolte. Une lassitude immense.

Il pleut derrière les vitres. Des infirmiers passent sans un regard. Le désinfectant colle à la gorge. Au loin, un mégaphone résonne :

« Confinement immédiat. Unité 7 en alerte. Ne sortez pas. »

Le monde est devenu cendre.

Je suis dans une plaine.

Sèche. Craquelée.

Une chaleur aveuglante. Le ciel est blanc, sans nuage. La terre est morte. Des carcasses de voitures, rouillées, fondues presque dans le sol. Une école détruite. Un panneau renversé.

ZONE NON VIABLE — DÉCRET 1301-B

L'homme marche seul. Il titube. Une gourde vide à la main. Il cherche quelque chose — ou quelqu'un. Ses lèvres sont fendues, ses yeux, fous de soleil.

Je vois, dans cette désolation, les souvenirs qui s'effacent. Une balançoire tordue. Un graffiti d'enfant : « *Ici, c'était chez nous* ». Les arbres sont devenus des squelettes.

Je m'enfuis.

Un salon. Plus récent.

Des plantes. Des coussins colorés. Une chaleur douce. Le crépitement d'un feu. L'homme et la femme sont là. Vieux. Ensemble. Une tendresse nue, fragile. Leurs gestes sont lents, mais pleins. Leurs corps, pliés, encore amoureux.

Sur la table basse, des papiers, des cartes, des lettres. Un plan d'évasion, peut-être. Ou une liste de souvenirs. De résistance.

Au mur, une photo d'eux deux jeunes, nus sur un tapis beige.

Je ressens un frisson. Je sens la boucle.

Une foule. Des cris. Une manifestation.

Des visages en colère. Des pancartes :

« Nos corps, nos choix. »

« Le climat n'attend pas. »

« Éteignez le feu, pas les voix. »

Des jeunes. Des vieux. Des regards brûlants. Une musique électro surgit d'un camion. L'homme et la femme sont là, au milieu. Ils ne sont plus jeunes, mais ils dansent. Ils transpirent. Ils sourient. Leurs corps se touchent, se retrouvent. Leurs yeux brillent comme à vingt ans.

Je ressens leur ivresse. Leur soulagement. L'instant où tout, enfin, revient.

Des bras se tendent. Des gens s'embrassent. Une joie brute, anarchique. Un moment de fête dans un monde troué. L'air est lourd de parfum, de sueur, d'espoir. Des feux d'artifice improvisés éclatent dans le ciel.

Je comprends. C'est la dernière pièce.

Je regarde autour de moi. J'ai vu chaque pièce, chaque âge, chaque amour.

Et soudain, je suis dans un miroir.

Je me vois. Je suis l'homme. Je suis la femme. Je suis ce souffle. Cette mémoire. Cette fin.

Et je souris.